

STEVE SCHAPIRO/FAHNEY/ALLEN GALLERY

LÉGENDE

ALI

en 30 kilos

À sportif exceptionnel, livre exceptionnel.
Images extraites du monumental album
consacré à Muhammad Ali

Ali en toute décontraction, affalé dans son fauteuil, un sourire banane pour donner le change : c'est un peu la marque du livre-totem que lui consacre les éditions Taschen, et Benedikt Taschen en particulier, son président fondateur, dont le goût de la surenchère n'a rien à envier à celle du boxeur (ci-contre). Un album où sont recensés les « classiques » d'Ali mais aussi d'innombrables clichés intimes inédits.

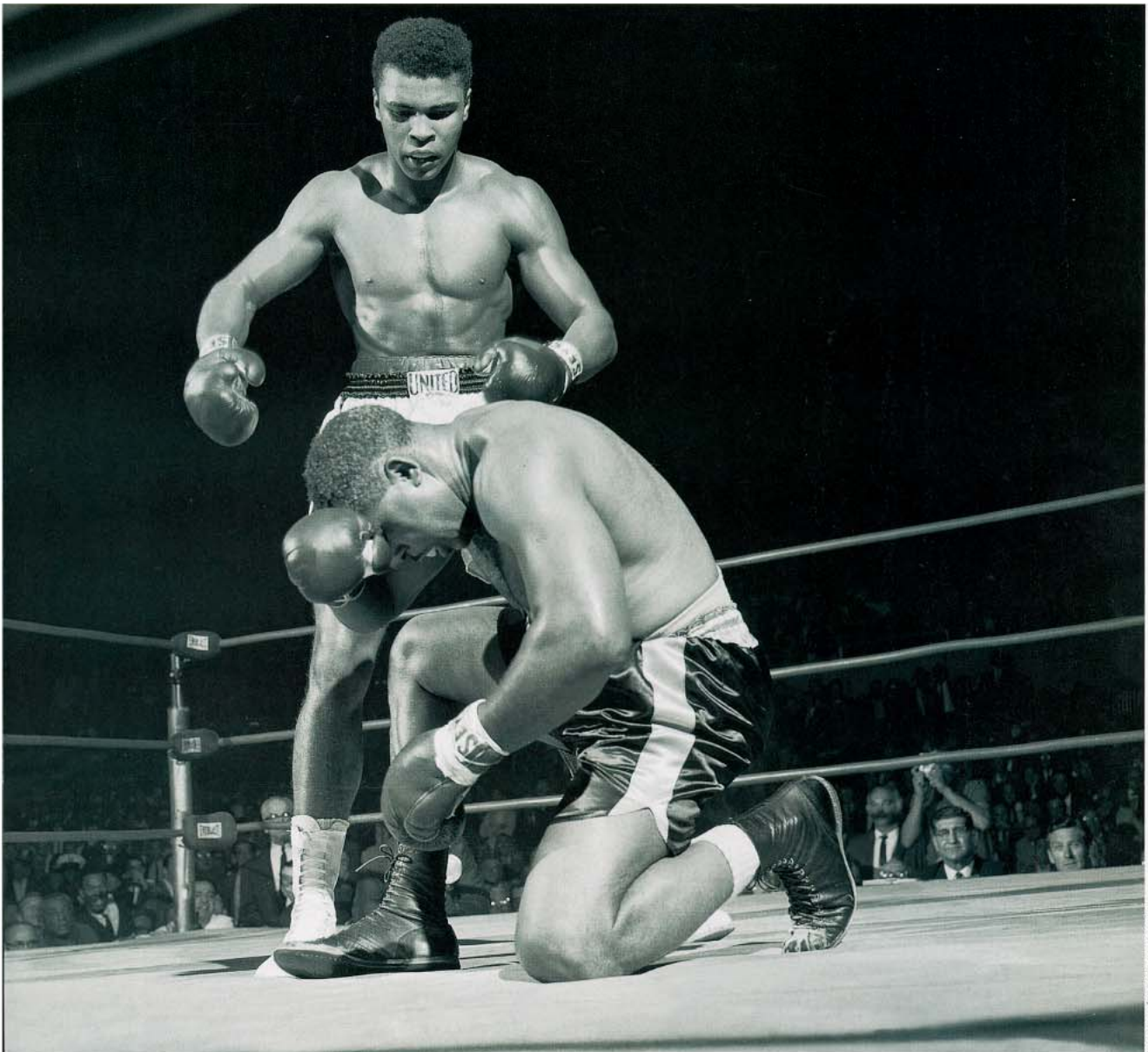




NEIL LEPPER

Parce qu'il a officiellement annoncé sa conversion à l'islam, Ali peine à trouver un État susceptible d'accueillir son match revanche contre Sonny Liston. Faute de mieux, ce Championnat du monde bis échoue à la

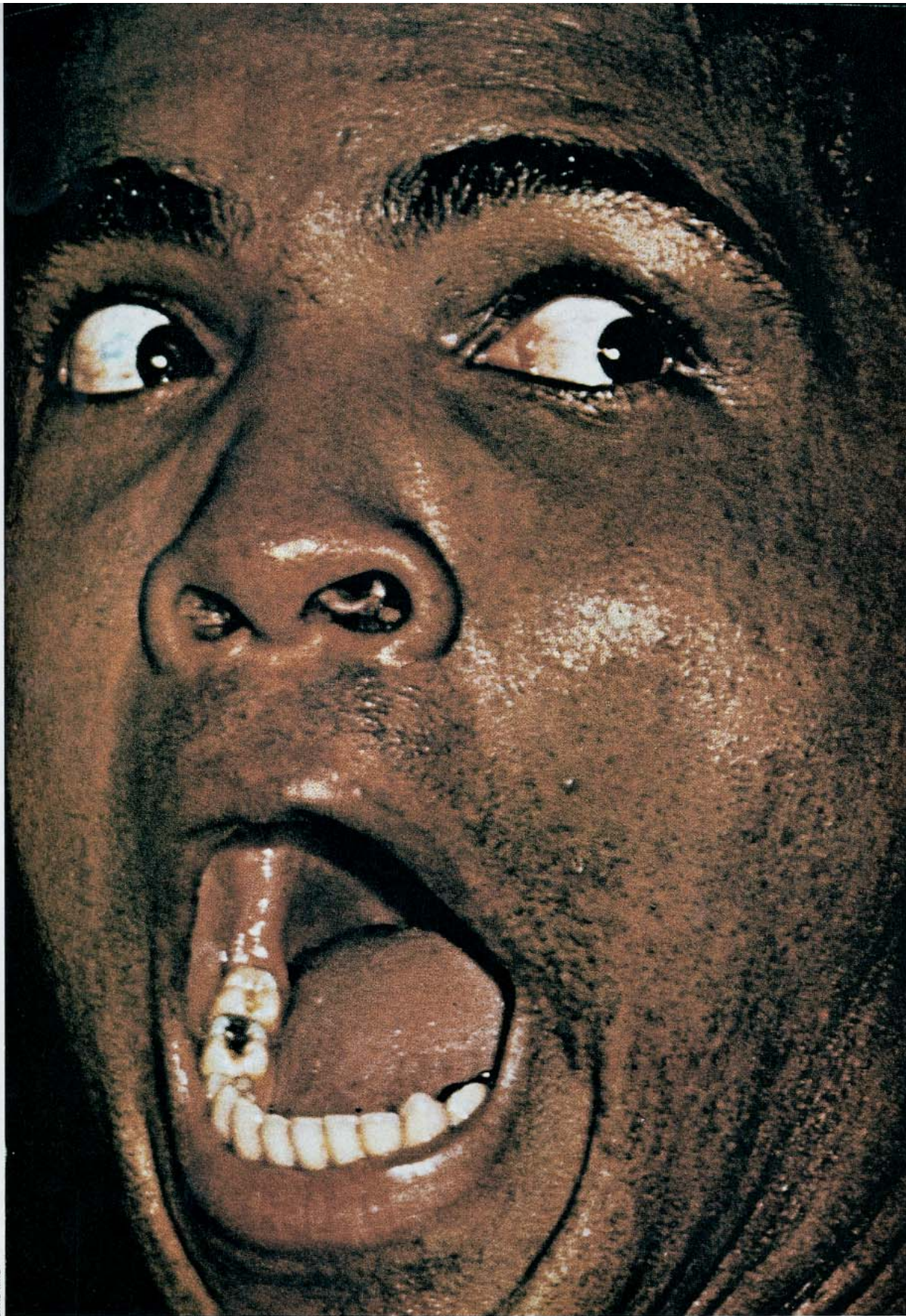
de Lewiston (Maine). Le 25 mai 1965, la salle vieillotte accueille une audience minimale, mais des dizaines de policiers et agents du FBI en prime.



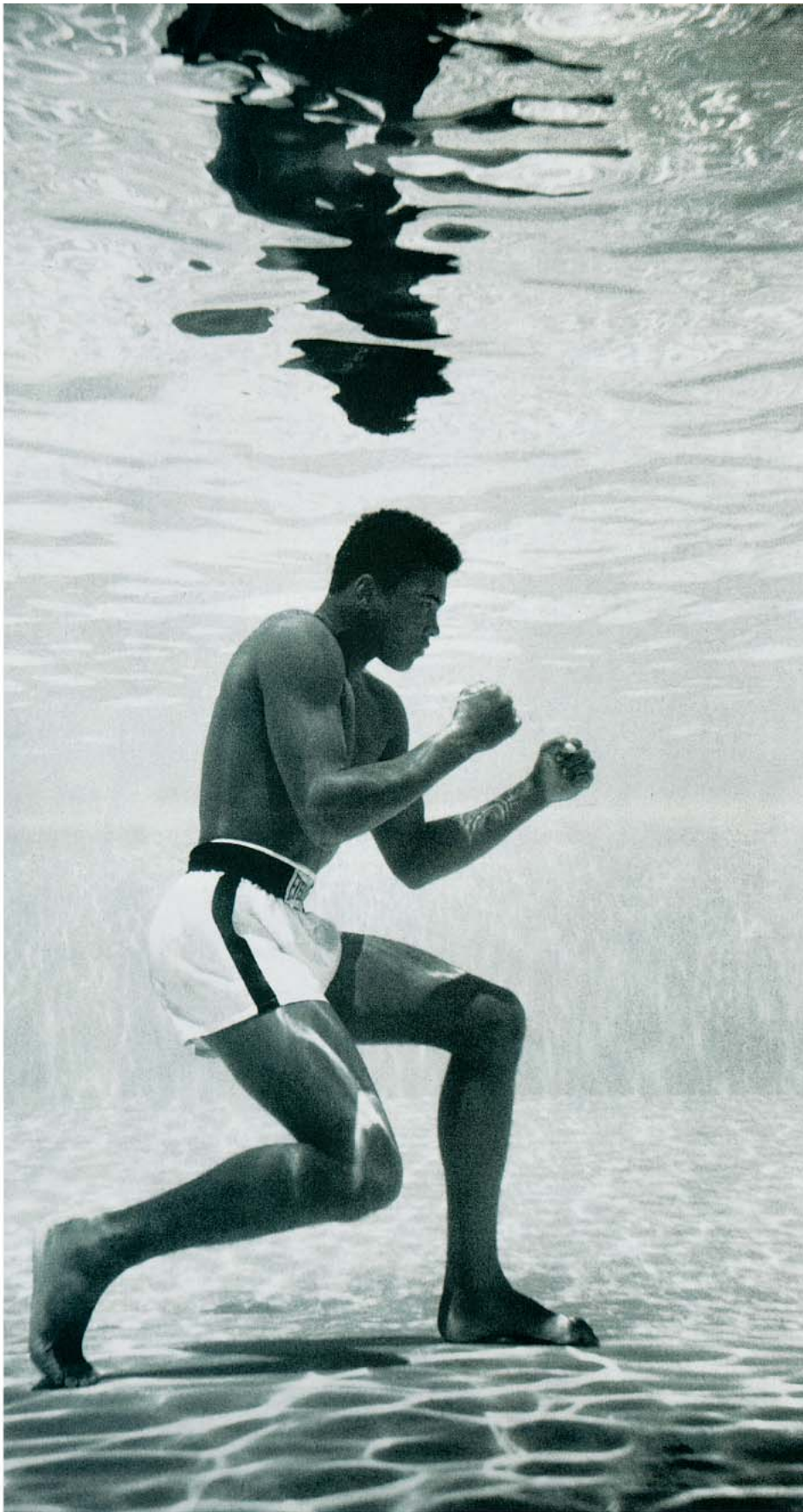
« Moore doit tomber en 4. » C'est le pronostic émis par le jeune Clay au matin de son combat contre son ex-compagnon d'entraînement, Archie Moore.

Le 15 novembre 1962, le futur Ali entre dans la légende en même temps que son adversaire met un genou à terre.

HY PERKIN/SPORTS ILLUSTRATED



DAVID KING



« I am the King ! » : Ali ne distribuait pas que des coups de poing, il assénait aussi de retentissants coups de gueule. Rappeur avant l'âge, ses harangues participèrent pour beaucoup de sa réputation. Ali avait le sens de la formule et son fameux « Je flotte comme un papillon, je pique comme une abeille », tout autant que ses pronostics prémonitoires ou ses poèmes incantatoires ajoutèrent à son personnage emblématique (à gauche).

Devant l'appareil de Flip Schulke, ancien photographe « sous-marin » dépêché par le magazine « Life » à Miami en 1961, Cassius exécute une belle séance de shadow boxing dans la piscine de son hôtel. L'initiative est osée, inspirée, d'autant plus spectaculaire que le boxeur débutant ne savait pas nager ! (ci-contre).

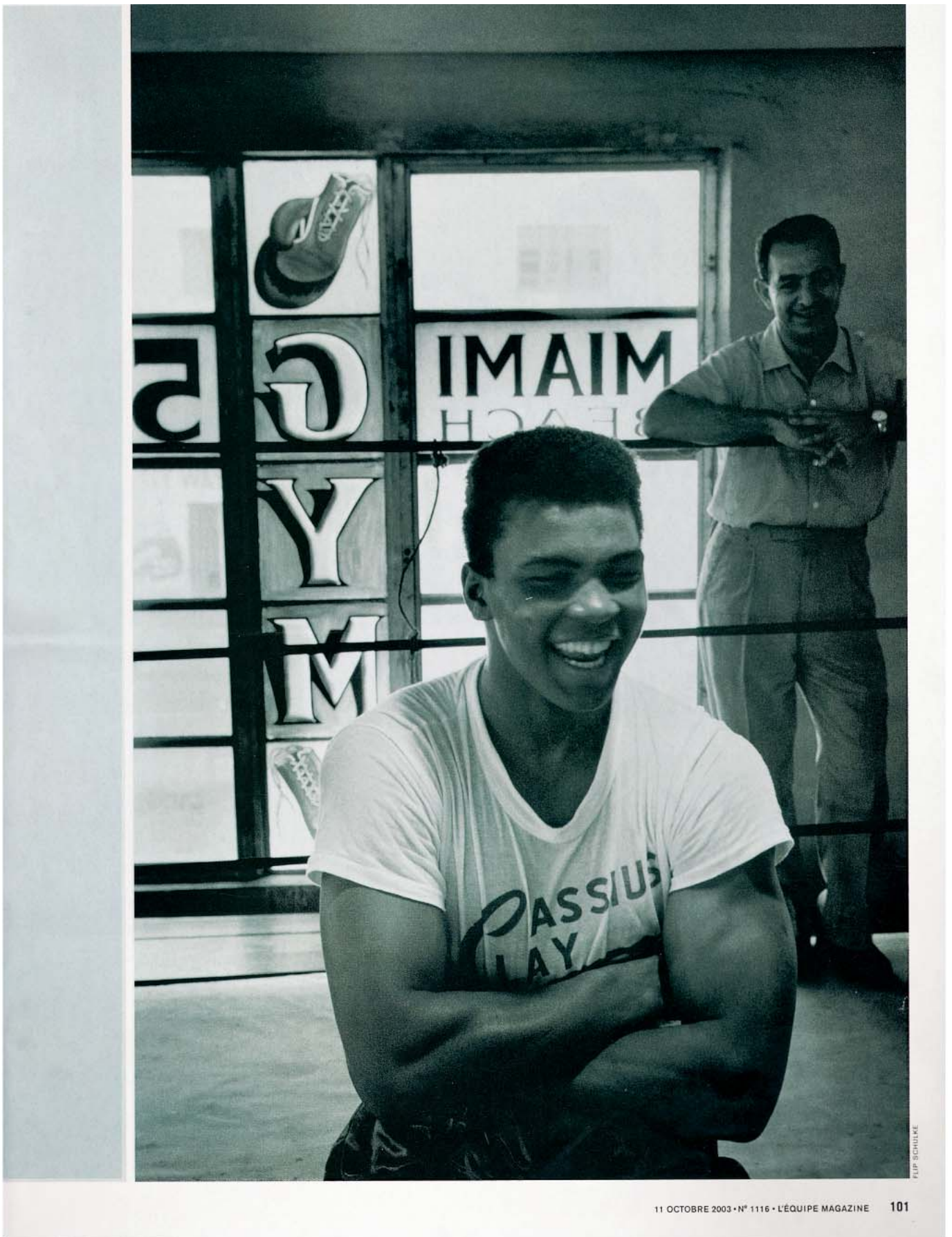
FLIP SCHULKE

D'avril 1967 à octobre 1970, Ali fut interdit de boxe par les autorités de son sport, elles-mêmes contraintes par une décision de justice visant à sanctionner « l'antipatriotisme » de l'intéressé. Parce qu'il refusa d'être enrôlé pour le Vietnam, le champion du monde en titre fut déchu et transformé de fait en saint Sébastien, martyr d'une cause qu'il estimait simplement juste (ci-contre).

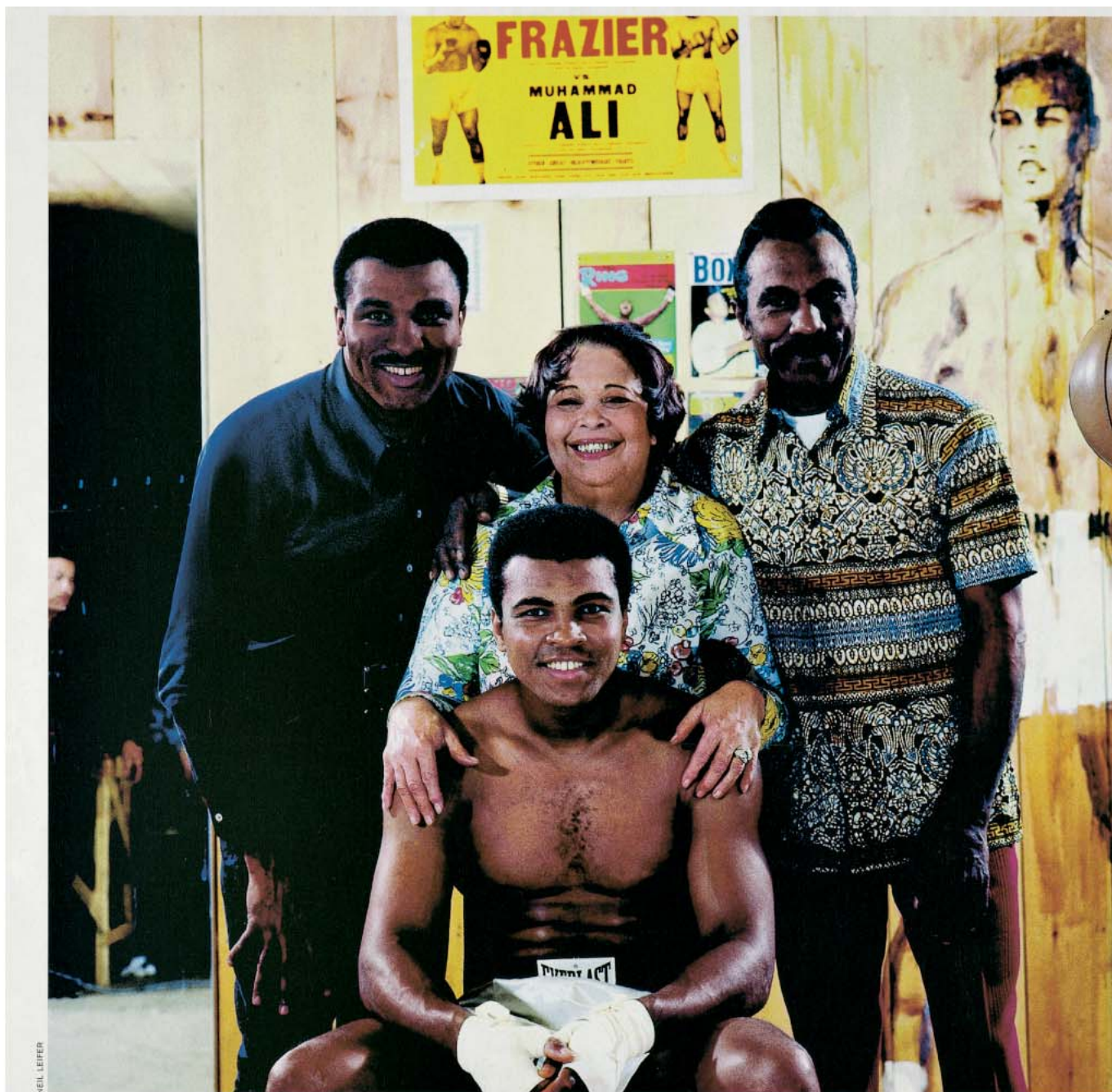
Le sourire de l'innocence, Ali affiche sur sa poitrine son identité d'alors : Cassius Clay, nom hérité d'un lointain abolitionniste convaincu. Derrière lui, Angelo Dundee, son entraîneur, est également hilare : c'est l'heure des premières découvertes et de l'apprentissage du style dans la salle du fameux « Fifth Street Gym » de Miami dont il assurait l'animation (à droite).

CARL FISCHER





FILIP SCHULZE



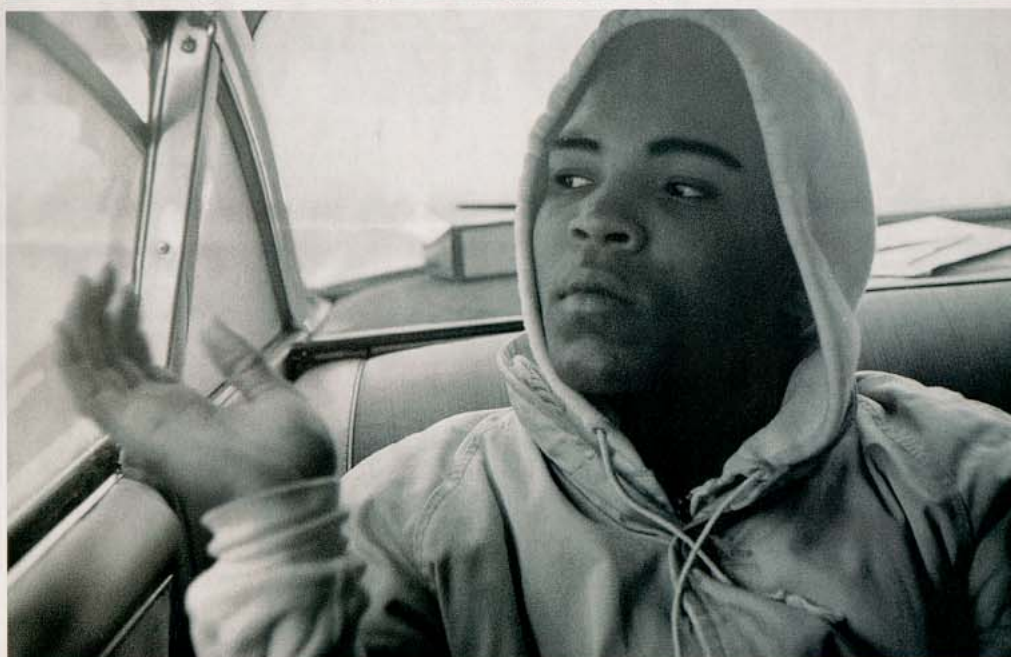
NEIL LEIFER

Une rare photo de famille, prise à Deer Lake (Pennsylvanie) en février 1974 (ci-dessus), en compagnie de son frère aîné Rahaman (boxeur météorique au début des années 60), de sa mère Odessa

[enjouée et religieuse dont la couleur de peau trahit un lointain viol irlandais] et de son père Cash [inconséquent, volage et admirateur de Nat King Cole].



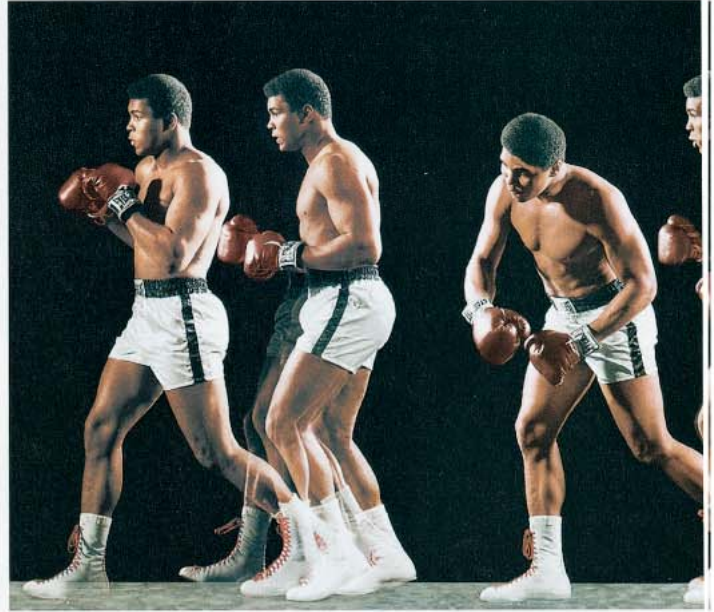
BOB GOMEL



JAMES DRAKE/TIME LIFE PICTURES/GETTY IMAGES

Un moment d'abandon et de rêverie (en bas à droite). Pour une fois, Ali n'est pas en représentation. Sans doute n'a-t-il pas remarqué la présence de l'appareil photo de son ami Howard Bingham à qui l'on prête plus de 500 000 clichés du héros pris entre 1962

et aujourd'hui. C'est Bingham encore qui a fixé ce beau face-à-face dans un café de Miami, en février 1964, entre Malcolm X et le jeune Clay, bientôt converti à l'islam.



Pourquoi Ali fait toujours

Par Benoît Heimermann

ALI ENCORE. Sous la forme d'un livre, cette fois. Aux proportions babyloniennes : un demi-mètre de hauteur, un mètre de largeur, 30 kilos, 800 pages, plus de 3000 photographies et un prix final capable d'effrayer même les plus inconditionnels de ses admirateurs. Accompagné d'une sculpture en porcelaine, *GOAT - Greatest of All Time* (« Le plus grand de tous les temps ») sera cédé pour 7 500 euros aux mille premiers privilégiés et 3 000 euros aux acheteurs qui voudront bien les suivre.

Le lancement même de l'album panthéon a bénéficié d'une mise en scène à la mesure : un stand de 400 m² représentant un ring de boxe planté au cœur même de la Foire de Francfort, rendez-vous obligé de tous les éditeurs de la planète. Pour la peine, Ali a consenti à faire le voyage et a orchestré, jeudi dernier, une conférence de presse qui, c'était couru d'avance, s'est transformée en quasi-émeute dès l'entame de la première question.

Le responsable de cet événement hors norme n'est pas un inconnu. Dans le monde de l'édition, Benedikt Taschen tire, lui aussi, dans la catégorie « poids lourds ». Étudiant médiocre, bédéiste amateur, chanteur contrarié, ce quadra au tempérament de feu a créé un empire en l'espace de quinze ans seulement. Sa recette ? Mettre à la portée de tous le plus beau comme le moins recommandable. Dali et Picasso, mais aussi Leni Riefenstahl, la très controversée cinéaste d'Hitler, et une pléiade d'auteurs naviguant aux frontières de l'art et de la pornographie.

Désormais installé au faite de la notoriété et de la fortune, l'éditeur diplodocus peut tout

se permettre : un album disproportionné consacré au photographe américain Helmut Newton, des librairies aménagées comme des musées – l'une signée Philippe Starck, rue de Buci à Paris – ou un train de vie qui, bon an mal an, occupe une armée de paparazzi à temps complet. Entre le « plus grand éditeur de tous les temps » (c'est lui, bien sûr, qui suggère l'épithète) et le plus grand athlète de l'histoire, la collision était si ce n'est fatale en tout cas inévitable.

Question de gros sous, bien sûr. Mais pas seulement. Au-delà de l'événement lui-même, s'impose une vérité : la permanence du phénomène Ali, sa perpétuation dans le temps, mieux, sa constante montée en neige et en puissance. Muhammad a beau être descendu du ring il y a vingt-deux ans – une génération entière ! –, il est toujours là, vivant et omnipotent, icône imperméable aux assauts des modes et des jugements.

Depuis que la planète entière a découvert sa tremblante silhouette allumant tant bien que mal la flamme olympique des Jeux de 1996 – et sa flamme intérieure par la même occasion –, l'opinion mondiale semble avoir pris fait et cause pour cet athlète qu'elle avait pourtant rejeté au préalable, sans ménagement. Le choc enregistré ce jour-là n'explique pas tout. Programmé à Atlanta, dans la ville de Martin Luther King, l'épisode recouvrait une signification particulière, comme un acte de contrition souhaité, une absolution programmée. Aujourd'hui encore, William Klein, artiste américain de premier ordre, installé en France depuis quarante ans, ne décolère pas : « Tout ce cirque autour d'Ali m'exaspère. Ce n'est

rien d'autre que des larmes de crocodile. Ali est un personnage shakespearien sacrifié sur l'autel de la raison d'État. Ce n'est pas un film ou un livre qu'il mérite, mais une statue définitive, la statue de la Liberté, par exemple, point de départ d'un pays qui, décidément, a très mauvaise conscience. »

L'argument est recevable. Depuis ces fameux Jeux de 1996, pas une semaine ne se passe, en effet, sans que ne paraisse aux États-Unis un dithyrambe supplémentaire (livre, documentaire, table ronde) consacré à l'ex-insoumis, jadis aussi haï que Castro, Khrouchtchev et Mao réunis. Mais il y a plus. Le phénomène de béatification qui accompagne Ali depuis quelques saisons est loin d'être circonscrit aux seules frontières de son pays d'origine. Même produits à Hollywood, les récents films de Leon Gast, *When We were Kings*, ou Michael Mann, *Ali*, ont ceci de particulier qu'ils ont touché des publics internationaux multiples et des tranches d'âge jusque-là totalement ignorantes des anciens combats du principal intéressé.

Le paradoxe n'est pas mince. Même si le plus prolifique des champions, le plus aérien des athlètes, le plus évaporé des boxeurs ne parle ni ne bouge quasiment plus, sa crédibilité demeure inchangée, tout comme sa réputation et son impact. Ali n'apprécie pas les tours de passe-passe – qu'il pratique quotidiennement avec assiduité – par hasard. Et sans doute encore moins cet exercice de prestidigitacion suprême qui lui permet de réactualiser sans cesse son passé et de parler au monde sans même à avoir à desserrer les lèvres.

Pour beaucoup, la boxe est synonyme de souffrance et mérite, pour cela, le respect. Du fait



Ali a imposé une gestuelle qui tenait autant de la chorégraphie que de la boxe. La photo (à l'extrême gauche) est montée, mais proche de la réalité néanmoins : Ali s'entraînait souvent en musique afin de mieux roder ses enchaînements, son célèbre « Double Clutch Shuffle », décomposé sous l'objectif de Neil Leifer (au centre), en particulier. Une science qui lui valut l'admiration de ses deux idoles : Sugar Ray Robinson (ci-contre à sa gauche) et Joe Louis (à droite), photographiés en sa compagnie en février 1962.

rs parler de lui

de son élégance, Ali a d'emblée contredit cette vérité. Mieux, dans un milieu où les combattants noirs étaient d'abord tenus de se soumettre, il n'a cessé de monopoliser la parole pour son propre compte. Quoi de commun pourtant entre le profil chantant du rappeur d'origine et l'imposante silhouette qui lui a succédé ? Entre ses ex-habitudes de derviche et ses actuelles allures de poussah ? À Atlanta, la première réaction de ses admirateurs fut de compatir. Le décalage était trop énorme, la contradiction trop insupportable. Juste avant que la vérité ne reprenne le dessus.

Aujourd'hui, Ali ne regrette rien. Pas même d'avoir perdu l'essentiel de ses avantages physiques. Il lui importe peu de se mouvoir avec peine, de trembler en permanence, de devoir chercher ses mots et ses idées. Et c'est sans doute cette fatalité souriante qui, au premier chef, émeut.

De par son éducation et son milieu social – il a été élevé par un militaire dans un quartier bourgeois de Los Angeles –, Will Smith n'a rien à voir avec Ali. Sa performance cinématographique est pourtant – les critiques des puristes mises à part – plus crédible que celle qu'Ali avait lui-même livrée, avec une demi-douzaine de kilos de trop, à l'occasion du film autobiographique que Tom Gries lui a consacré en 1977. S'agissant du corps de son admiration, le nouveau public d'Ali a fait son choix et a admis, une fois pour toutes, que la fiction avait définitivement supplanté la réalité. Il en va tout autrement de son esprit. Au-delà de la mauvaise gestion de ses affaires, du naufrage de ses trois premiers mariages et de sa lente dégradation physique, l'« âme »

de Muhammad n'a rien perdu de sa superbe. Au terme de son existence, Elvis Presley, boursofflé comme une baudruche, faisait peine à voir. Tout comme Michael Jordan, incapable de faire comprendre la nécessité du prolongement de son bail. L'un et l'autre se cachaient ou tout au moins refusaient d'admettre le temps qui passe. Pas Ali. Malgré les concessions et les conventions, brûlent toujours, au fond de cet éternel jeune homme, les convictions qui étaient siennes il y a plus de trente ans.

Invité à la tribune d'un énième gala de bienfaisance à New York, quelques semaines après le 11 septembre 2001, le centre de toutes les attentions ne fut pas long à moucher l'empêcheur de discourir en rond accouru devant la tribune : « Qu'est-ce que cela me fait d'être musulman au lendemain de cette terrible catastrophe ? Je vous retourne la question : qu'est-ce que cela vous aurait fait d'être chrétien si vous aviez été le témoin de l'holocauste nazi ? » Tendez l'oreille : Ali ne se plaint jamais. Il n'est pas nostalgique, accepte sa condition en silence et fait preuve d'un indéfectible opti-

misme. Il est disponible, souriant, drôle, donne de sa personne, parcourt le monde et cautionne des initiatives caritatives de toutes sortes.

Ali métaphore d'un monde malade qui, néanmoins, croit en son avenir ? Le raccourci est tentant. « Nous allons tous mourir, autant être préparé. » Cette phrase fétiche, l'homme le plus populaire du monde (qui d'autre ?) la répète moins pour anticiper sa fin que pour habiter son présent. Lui qui a tout connu – la gloire et l'opprobre, la montée au pinacle et la descente aux enfers – lui qui a frôlé la mort à plusieurs reprises – au moins une fois sérieusement à l'issue de son troisième combat contre Joe Frazier – a gagné une manière de plénitude. Et c'est à cause de cela qu'il fait l'unanimité. À Manille et à Kinshasa, à Francfort ou à Louisville, sa ville natale, où les autorités du cru ont programmé d'élever, d'ici 2006, un « Aliland » totalement dédié à sa personne. Une cathédrale supplémentaire ? Non, le dernier repos d'un héros qui, sur la majorité des autres, possède l'avantage d'avoir su rester un homme. ■

OFFRE L'ÉQUIPE MAGAZINE

«G.O.A.T.» sera mis en vente au prix de 3 000 euros. Les lecteurs de *L'Équipe Magazine* peuvent réserver leur exemplaire et bénéficier d'une remise de 5 %. Il suffit de découper cet encart et de l'expédier en indiquant vos nom, prénom, et adresse à l'adresse suivante :

- ▶ Taschen France, Regina Masanès, 82, rue Mazarine, 75006 Paris.
- ▶ Téléphone : 01-40-51-72-93. Fax : 01-43-26-73-80.